

La petite lettre

64



Le dessin est une forme de langage qui exprime ce qu'il y a entre l'œil et le monde. Ce qui nous touche est un mystère.

Peindre c'est avoir une naissance au bout des doigts et passer, sans les voir, des frontières.

Christine DOUCET

Petit conte confiné d'aujourd'hui

Le crayon et la gomme :

Le crayon : Stop ! Ne t'approche pas !

La gomme : Que se passe-t-il ? T'es malade ? C'est vrai... tu as mauvaise mine !

Le crayon : J'ai peur...j'ai peur de la page blanche.

La gomme : Bon, tant pis pour toi ! Moi je me taille.

Le crayon : Lâche que tu es ! Toujours aussi molle ! Ecoute, tu sais bien que c'est moi qu'on taille. Aide-moi, ne me laisse pas en marge.

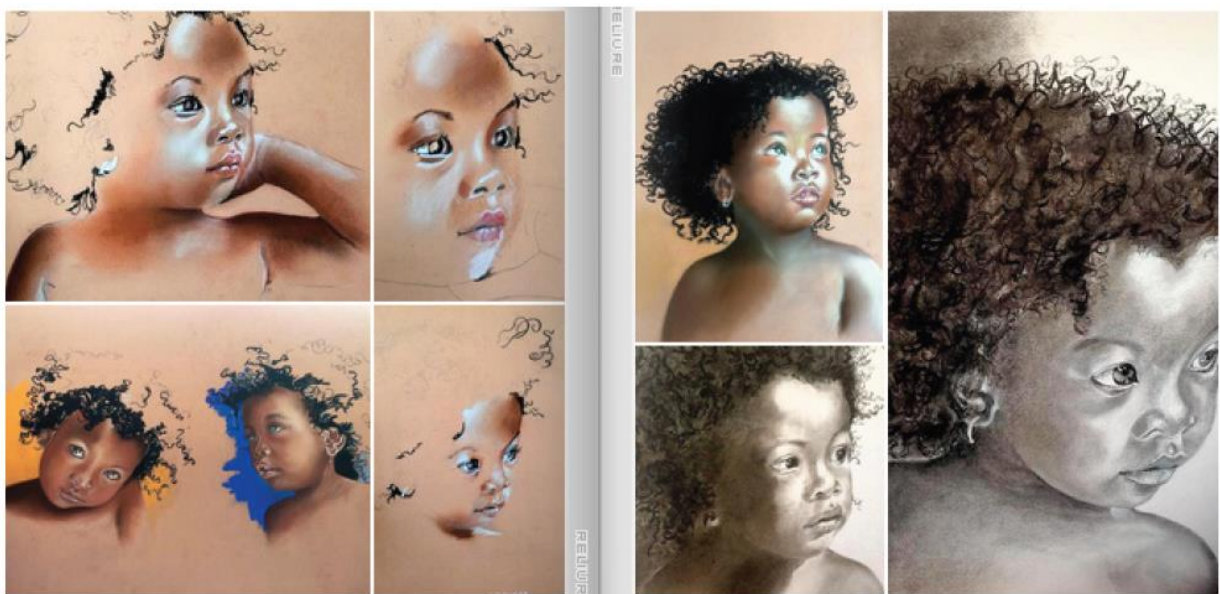
La gomme : Tourne la page et écris-moi une lettre, tu verras bien

Le crayon : Pas l'impression que ça va marcher

La gomme : ...et pourrais-tu survivre à une faute d'impression ?

Le crayon : Tu m'énerves. Retourne dans ton tiroir, allez hop, GO HOME !

Christine DOUCET



Randonnée enchantée

Tu as marché pendant des heures,
Pour atteindre un morceau de bonheur,
Il t'a fallu dépasser les trois mille mètres
Michèle, et tu es restée muette

Ton cœur était à la fête,
L'altitude te faisait tourner la tête,
Grisée par tant de beauté,
Comme une enfant émerveillée

Tel un paysage de Patagonie,
Le glacier t'apparut, infini,
L'eau s'étendait froide et bleutée,
Tes mains ne purent s'empêcher d'y toucher

Devant ses glaces éternelles,
Tu t'es sentie presque immortelle,
L'esprit léger, sereine,
Devant la nature souveraine.

Patricia FORGE



Arcs-en-ciel.

Quand
Le temps se grisaille,
De soleil orphelin...
Qu'un vilain brouillard,
Ferme l'horizon
De murs blafards ;
Qu'un mauvais vent
Cingle et mutile
De terribles rafales ;
Qu'une méchante pluie
Gifle, ravine,
Et noie.
Trop de désolation...

Et que, soudain,
La féerie s'invite !
L'infini s'ouvre,
Le firmament s'enlumine,
S'irise
De ballerines de lumières
Qui esquissent la révérence,
Toutes de grâce et d'harmonie...
Alors,
Le soleil s'empresse !

Quand
La vie se grisaille
De bonheur orphelin...
Qu'une vilaine tristesse
Ronge de morosité lasse ;
Qu'un mauvais chagrin
Dévaste de larmes
L'amour à la peine ;
Qu'une méchante amertume
Nargue l'espoir piteux
Qui se terre,
Enseveli.

Trop de désolation...

Et que, soudain,
L'avenir s'invite !
L'infini s'ouvre,
Les yeux brillent,
S'irisent
De guirlandes de rêves
Que l'enfance esquisse,
Toutes de grâce et d'harmonie...
Alors,
Le bonheur s'empresse !

Renée ROUSÉE



Russie

Il est un territoire de l'incommensurable ruisselant dans mes veines,
Un infini où s'égarent de furtives pensées dans leur carcan de peine,
D'une acuité réelle, un envol solitaire qui frôle le lourd pelage d'hiver,
La toundra, des forêts figées, cristallisées de givre, des vigiles de verre.

Je ne connais ni l'Oural, ni la lumière de Saint Petersburg, le lac Baïkal,
Ni ses zébrures lorsqu'il oscille encore solide, sort de son silence sidéral,
Ni ce point, soudain s'élargir sur la steppe, cavalcade sourde de cosaques,
Fracassant l'air d'écume, du chatolement des étoffes, d'une furieuse claque.

Ce pays est venu à moi dans mes livres d'enfants, Marroussia, une troïka.
La pulsation d'une comptine malicieuse intimant, ne pleure pas Petrouchka !
Avant que les frères Karamazov déploient le tumulte de leur âme torturée,
Scindent en guerre fratricide cette patrie idéaliste, sans ne plus la réconcilier.

J'ai touché avec Dostoïevski, ses crimes et ses châtements, sa lourde oraison,
L'attraction de destins dans leur démesure, où j'ai puisé l'excitante déraison,
Ces auteurs m'étaient si proches, de dérisoire humanité teintée de dissidence,
Que j'ai reconnue cette rudesse et cette vulnérabilité comme une appartenance.

Ce pays continent saigné de ses colères, mais aussi de poèmes, de Pouchkine,
Est terre de lettrés, de la grande Catherine, de Tolstoï, aussi d'un Bakounine,
D'un Tchekhov, du lent cheminement de Gogol, force sauvage autant énigmatique,
Où déferlèrent les Huns, et que décline en petits signes son alphabet cyrillique.

Cette patrie m'entraîne dans ce ballet de Tchaïkovski, un petit soldat de bois,
Devenu métallique, comme le goût du sang, se multiplie, s'agite, crie son désarroi,
Happé aux soubresauts de l'histoire, s'aligne pour la bataille, et il voit rouge,
Il supporte les privations, refoule Napoléon, chasse les Tsars, qu'enfin tout bouge !

Il veut croire naïf, en mystique, les idéologues, espère avec Engel, Marx, Lénine,
Même s'il perçoit les dilemmes, ceux des marins face à face du cuirassé Potemkine,
La lutte requiert une détermination, des concessions pour ce demain plus équitable,
Il laisse faire, et il devient URSS derrière son rideau de fer et soumis à l'implacable.

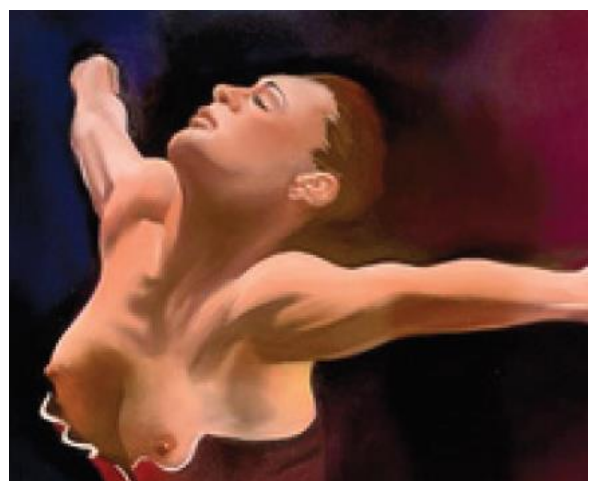
Les villes devenues grises, rectilignes, les désirs formatés, les possessions coupables,
Ont recouvert la terre d'une gangue uniforme de pensées confiscales, réprimandables,
Promu les Soviétiques, Gargarine, le Spounik, la chienne Laïka et célébré l'ogre Staline,
Recouvert vos bucoliques clochers meringués, asservis vos moujiks, de terreur
assassine.

Et ce pays fantasmé, enfermé n'a pas pu faire taire sa fierté, de Moscou jusqu'en
Sibérie,
Le vent a soufflé, porté la voix des Zeks, de Soljenitsyne, la résistance secrète des petits,
Un mur est tombé, et le charme désuet de décennies de secrets, comme une douce
patine,
C'est déposé, sédimentaire, à enrichi l'identité de ce pays, affirmant que la liberté
s'obstine.

Russie, je n'oublie pas tes souffrances et la somme de toutes ces vies, d'Europe, d'Asie,
Le contraste de tes peuples et ton rêve symbiotique, tes chœurs et tes chants sincères,
Et je veux rire avec toi, et trinquer, faire un pied de nez à l'âpreté de ta terre solitaire,
Danser sur la place rouge, savoir aussi me tromper, l'accepter et balayer ces scories.

Et garder de ce paysage intérieur, fantasmé, que le reflet d'un long pays, d'un long
poème,
Qui rappelle que le tragique, la beauté, l'amour et la peine toujours s'entremêlent.

Claire BALLANFAT





Courir le MAI...

Naissaient Avril et ses poissons,
Pour toi l'automne de ta vie.
Seul près de toi, je te regarde...
Apaisé, tu t'es endormi.
Je sais que coule le poison...
Mais j'aimerais que tu t'attardes,
Que tes yeux rieurs étincellent,
De ces feux emplis de bonheur.
Mais voilà que tu te réveilles,
J'espère que ce n'est de douleur...
Que cette journée te soit belle,
Et qu'elle t'apporte réconfort.
Malgré la ronde des infirmières,
Qui viennent soulager ton corps...
En te resservant le cocktail...
Juste un peu plus fort qu'hier.
Je nous ressens comme seuls au monde,
Me remémore les heures joyeuses...
Mais je sais que chaque seconde,
Est pour toi bien plus que précieuse...
Nous n'irons pas courir le MAI,
Les Dieux l'ont voulu autrement...
Je te regarde, tu me rassures,
Tu sembles accepter à présent...
De n' pas pouvoir courir le MAI.
Le faire sans toi, rien n'est moins sûr,
Alors, à plus, ami Gérard,
Et au nom de notre amitié...
Dans quelques saisons, autre part...
Toi et moi pour courir le MAI.

... à mon ami GG ...

yAK

Du côté de chez Albert (3^{ème} partie)

Aimer serait-il avoir le cœur à ne pas renoncer ? L'homme à sa mort abandonne la petite monnaie de sa personnalité.

La Nature set belle ans les Hommes, elle prend un autre sens.

La sagesse où tout était conquis, si des larmes ne m'étaient pas venues et si le gros sanglot qui m'emplissait m'avait caché la vérité du Monde. Il n'est pas de vérité qui ne porte avec elle l'amertume.

Ce Pays que j'aime le plus est celui où je suis avec les Hommes les plus pauvres.

Ici tout exige la solitude et le sang des hommes jeunes. Dans une ville déserte restent les pauvres et le ciel.

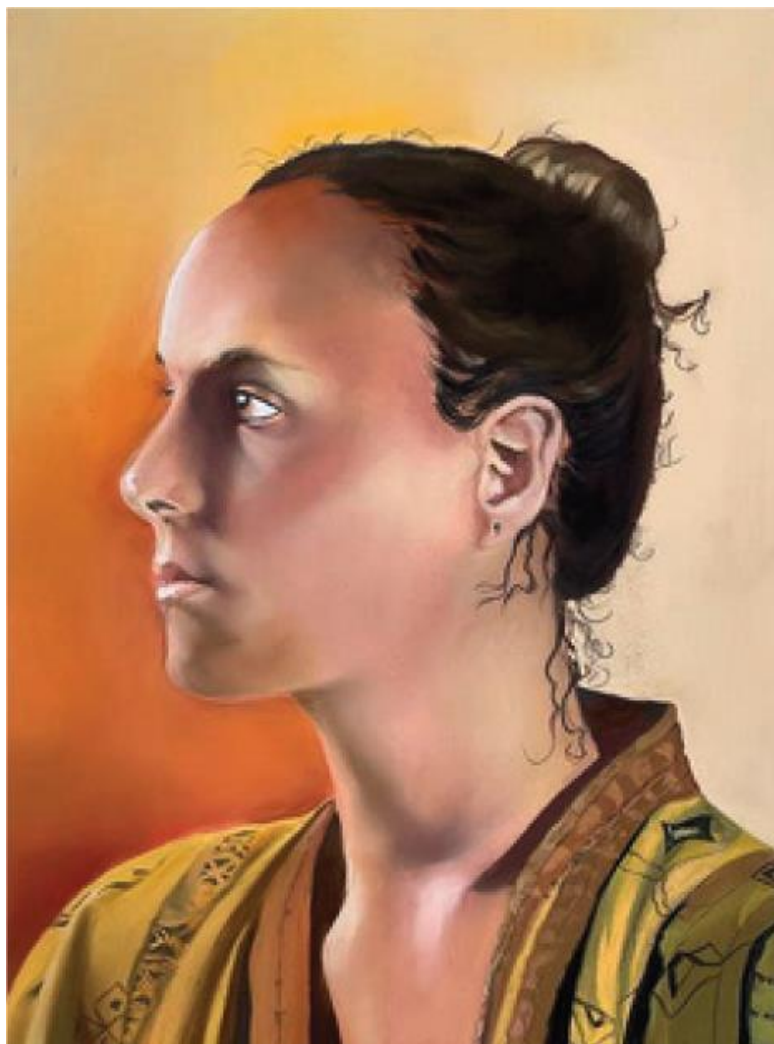
Les filles sur leur bouée sont des mouettes rieuses prêtes à l'envol. Ici on est si bien nu au soleil. On n'en mesure jamais la haute importance, coutume de notre Epoque. Les corps déroulent une frise cuivrée.

La ville nous tend en contraste ses richesses : silence et ennui. Le silence de la sieste. Le bruit du glaçon dans le broc.

Vertu, un mot sans signification. Tendresse persistance et furtive. Il y a des peuples nés pour l'orgueil et la vie entraînant l'ennui. La joie des sens. J'entends bien qu'un tel peuple ne peut être accepté de tous : culte de l'admiration du corps, sa force, son cynisme naïf, vanité puérile qui lui es souvent jugée. Sa mentalité, façon de voir et de vivre. Peuple sans passé, sans tradition, non sans poésie dure, charnelle loin de la tendresse.

Un peuple non civilisé est créateur. Il n'y a pas de bonheur surhumain. Il n'est pas facile d'être un homme, et pire d'être un homme pur.

Gérard MOQUET



Cent peurs et sans courage.

Avais-je enfin du temps pour un peu de lecture ?
Juste quelques minutes, pour pouvoir voyager...
Plus un instant à perdre pour me mettre à la page,
Dès les premières lignes, je fus vite conquis.
Et bien qu'il fut masqué sous une couverture,
Le prologue englouti, je sus le débusquer.
Sans pitié m'immisçant, au cœur du personnage,
Le rôle m'appartenait ! Moi héros, malgré lui.
Le costume enfilé, j'étais de l'aventure.
Une cape, une épée, qu'importent les dangers !
Armé de mes cent peurs, doté de son courage,
Rien ni personne ne saurait m'effrayer... Si Si !!!
Tout au long des chapitres, je gardais fière allure,
Pour sûr que j'assurais : le rôle m'habitait.
Quelle que fut la galère, j'étais de l'abordage !
Il m'ailait comme un grand, ce frère, cet ami !
Juste après l'épilogue, retrouvée ma nature,
J'ai sué, je l'avoue, à me remémorer...
Et dire que mes peurs, masquées de son courage
Firent de moi ce héros et de lui mon sosie...

yAK

Plus que Jamais

Te revoir, c'est perdre haleine et n'oser prononcer un mot de peur de te faire fuir.

C'est repasser derrière le rideau de ton parfum pour, à nouveau, m'habiller, me parer de ton enchantement.

Plus que jamais, tu es mon épanouissement.

Impossible de pouvoir décrire par de simples mots, mêmes fous, le bonheur de se laisser envahir par ton éclat.

Depuis toujours, les moments passés à te contempler, venant vers moi, en souriant, m'enlissent immédiatement dans une allégresse irréaliste.

Plus que jamais, tu es mon envoûtement d'euphorie céleste.

Irrésistiblement, je me laisse enrober par ta majesté.

Tu ne mesures pas le halo que tu dégages.

Ta voix, tes yeux, ton sourire rayonnent comme des scintillements d'une lune masquée par des nuages ouateux.

Plus que jamais, tu illumines mes vies, mes rêveries.

J'attends sans cesse, avec impatience, cet engouement, cet enivrement, cet emballement que je ressens à ton contact sachant que, prendre ta main, me troublera de ravissement.

Plus que jamais, tu n'es pas une femme, tu es un voyage onirique.

Un jour, dans 100 ans, devant un chaleureux grand feu de cheminée, je te contemplerai pendant des jours et des nuits arrosées de boissons stimulantes, le temps de t'écrire le poème de l'âge d'or d'une vie. Un récit lumineux qui me laissera me délecter encore et encore, de beaux mots, me vêtir, me draper, de majestueuses phrases royales pour te raconter que pendant des années, je me suis laissé, avec délectation, englué, recouvrir de mille frissons, sensations, impulsions érotiques.

J'aime te rêver, j'aime mes songes de toi, l'absence de tes baisers ne peuvent que me manquer mais, depuis une infinité de milliers de nuits je connais l'éternité de l'ivresse de la plénitude romantique, ton charme me fascine tant.

Merci de me laisser avouer ces sentiments, sans cesse je te rêve admirablement dénudée, devant moi, et je suis alors inlassablement asphyxié par ta beauté.

J'essaye d'enfouir ces envies au plus profond des labyrinthes de mes rêveries, mais, je ne peux toujours te cacher l'embrasement passionnel que ton simple regard chatoyant éveille dans mes pensées.

Je profite de ces mots échappés de mes envolées de fée pour t'avouer que ton corps, tes formes sont l'essence nue et absolue de la grâce féminine.

Plus que jamais, j'aime rêver de moments passés à tes côtés, tu es ma fascination, mes éclats de luminosité, mes frissons poétiques.

Belle journée d'un Fou épris de la fée de sa vie dont la douceur charnelle de ses mains est un divin onguent d'amour ...

Christian MARTINASSO

Extrait de Missives à sa Muse (Editions Baudelaire)

Sonnet pour un vœu

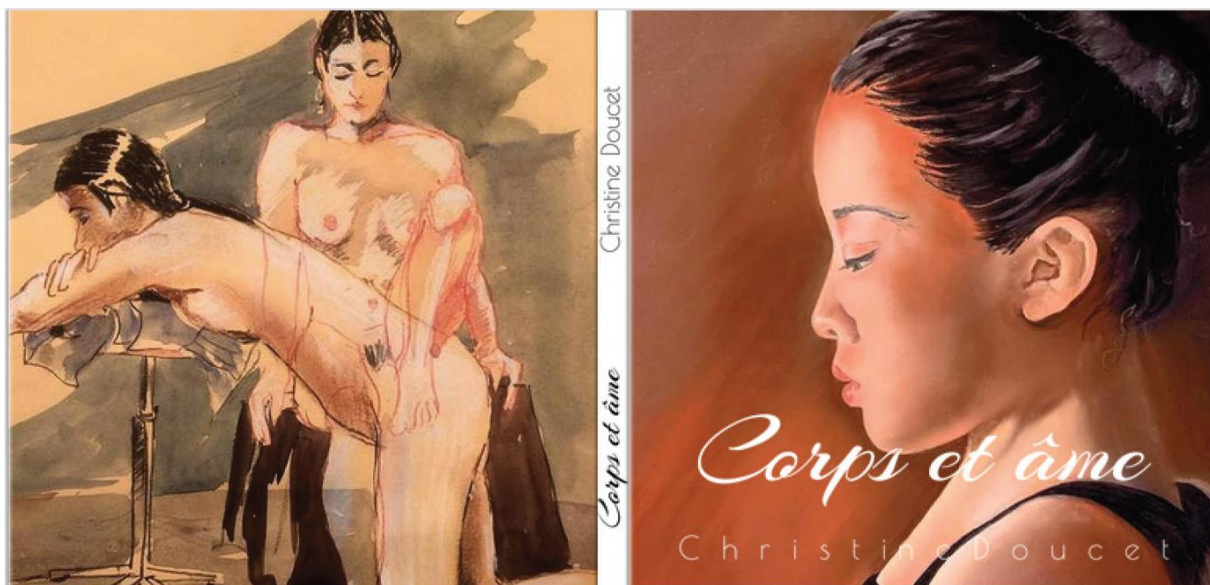
Au vœu de non richesse en ces temps je souscris,
Sans crainte ni remord, je dois le reconnaître.
Je n'eus pas de fortune au jour qui me vit naître,
Sauf la vie et l'amour en primes de mes cris.

Celui de pauvreté, cependant, je proscriis,
Par respect pour l'humain et décence de l'être.
La misère qui fut le lot de mon ancêtre,
S'insurge en un filet au cœur de mes écrits.

Quelquefois des discours prônant la réussite,
Où l'individuel reçoit un plébiscite,
Sacralisent l'argent sur trône ou piédestal.

Mais je me satisfais d'un luxe élémentaire.
Exister digne et libre est un beau capital
Que je souhaite à tout invité sur la terre !

Daniel MARTINEZ



Les œuvres de **Christine DOUCET** présentées dans ce numéro sont issues de l'ouvrage à paraître « **Corps et âme** ». C'est un travail sur le portrait au pastel sec et à l'huile.
Plus d'informations : www.artchristinedoucet.com